

FIGURANTS

Titre original

FIGURANTES

Auteur

LUCAS JACINTO PIRES

Langue d'origine

Portugais

Date d'écriture

2004

Genre

Fiction

Création

En 2004, au Teatro Nacional de Sao Joao de Porto au Portugal

Mise en scène : Ricardo Pais

Distribution

6 hommes (dont l'un est très maigre)

3 femmes

Les personnages portent le nom des acteurs.

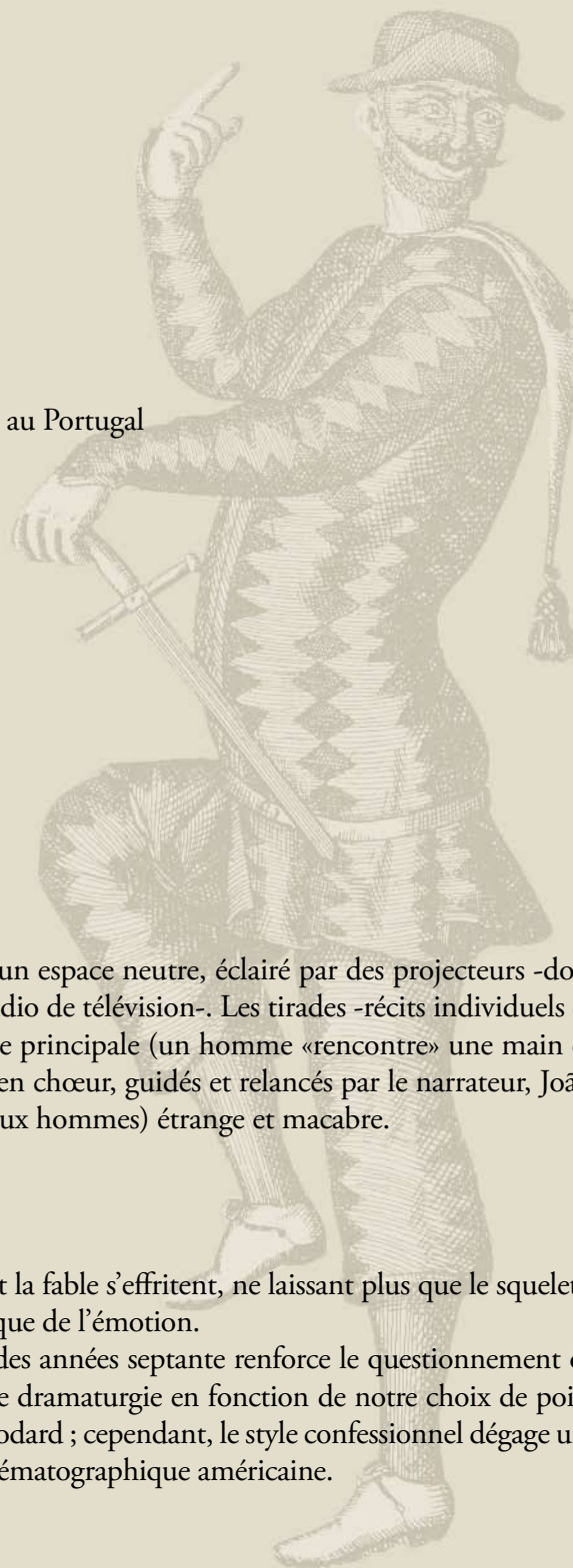
Résumé

Quatre hommes et trois femmes sont réunis dans un espace neutre, éclairé par des projecteurs -dont on apprend, à la fin de la pièce, qu'il s'agit d'un studio de télévision-. Les tirades -récits individuels de souvenirs ou traumatismes- alternent avec l'histoire principale (un homme «rencontre» une main de femme). Ces personnages tentent de (se) raconter en chœur, guidés et relancés par le narrateur, João, malgré l'irruption, par quatre fois, d'un couple (deux hommes) étrange et macabre.

Commentaire

Dans une écriture subtile et minutieuse, l'histoire et la fable s'effritent, ne laissant plus que le squelette des personnages, le canevas des situations et le masque de l'émotion.

Un panégyrique de citations explicites du cinéma des années septante renforce le questionnement où l'auteur nous laisse la latitude de tisser notre propre dramaturgie en fonction de notre choix de point d'ancrage. Ce n'est pas sans rappeler le cinéma de Godard ; cependant, le style confessionnel dégage une ambiance mystique, sous influence de l'écriture cinématographique américaine.



Regard du traducteur sur la pièce

Comme il le signale dans le dossier dramaturgique qui accompagnait la création de la pièce à Porto (Teatro Nacional São João, novembre 2004), Jacinto Lucas Pires a d'abord souhaité, dans cette pièce, explorer l'univers de la télévision. Les traces de ce projet sont nombreuses : tant par les références cinématographiques (Fellini, Rose pourpre du Caire) ou télévisuelles (Captain Furillo) que par un langage qui tente, par tous les moyens, de rendre compte des images (les «visions») qui heurtent la psyché des personnages, le vocabulaire visuel (couleurs, cadres, plans, contours) étant récurrent. A cette dimension visuelle s'ajoute la nécessité -vitale-, semble-t-il, de raconter des histoires. Les images génèrent des histoires ; histoire personnelle ou histoire commune que les personnages, guidés par João, racontent en chœur. A l'instar de Shéhérazade, ils racontent des histoires pour ne pas mourir, la menace de mort étant incarnée par les deux hommes (l'un d'entre eux, muet, finira par mourir, ce qui n'est pas un hasard) qui font régulièrement irruption dans le studio de télévision. Raconter des histoires, une activité qui dépasse la simple fonction thérapeutique pour acquérir une dimension existentielle ; comme le dit Emilia dès la deuxième scène, «Il faut parler aux gens, parce que comme ça, ils sentent... Pour qu'ils restent éveillés, voilà, parce que les mots ont ce don»; ou encore Vasquez, dans une phrase qui semble synthétiser à elle seule la fonction des histoires (scène 9) : «Rien de plus immunisé contre la vermine que les vers». C'est la raison pour laquelle les personnages sont animés par une volonté constante de trouver le mot juste. C'est «la seule chose qui compte» d'après Luisa (scène 6). La pièce est, par conséquent, caractérisée par une exploration du langage aussi nécessaire que minutieuse. Les corrections, hésitations, calembours (volontaires ou non) sont nombreux. Ensemble, les personnages parviennent à tisser un langage original dont ils restituent à la fois la richesse et la profonde étrangeté.

Marie Amélie Robillard 19/03/06

Extrait

Emilia.- Cette histoire de lumière

Luisa.- Oui.

Emilia.- Moi, une fois, j'étais en train de tenir la tête d'un homme qui saignait de la tête/, un sang rouge comme il convient mais brun aussi// et qui avait l'air en sorte noir, du moins à cet endroit-là, on aurait dit, mais en même temps tout était noir dehors, le ciel et tout, parce qu'il était... déjà tard...et, c'est drôle, je me suis rendu compte que j'étais en train de penser-ah je suis aide-soignante, il faut préciser. C'est mon travail.

Pedro.- Oh (effrayé)

Nuno.- Oh, oh. (légèrement excité)

Pause

Emilia.-Vous savez ce que c'est, non ?

Joao.- Oui, oui, bien sûr.

Pause

Emilia.- Je me déplace en ambulance, je donne les premiers secours.

Antonia.- Oui, bien sûr, bien sûr.

Emilia.- Bon, donc je suis en train de soutenir la tête de cet homme dans la voiture- le bas de son corps était coincé. Il avait les jambes - s'il avait encore des jambes : - coincées sous la ferraille écrasée et déformée de la partie avant de la voiture, et j'étais penchée sur lui // en train de lui tenir la tête. A vrai dire, c'était une tête pas très chanceuse, on aurait dit. On avait l'impression qu'elle avait déjà rapetissé ou qu'elle s'était vidée. Elle tenait tout entière dans mes mains et je n'ai pas à proprement parler de grandes mains.

Nuno.- Oh. (effrayé)

Pedro.- Oh, oh. (exité)

Micaela.- Hum...(irritée)

Emilia.- Oui. Et il fallait que je parle, à cet homme.

Antonio.- Ca doit être bien. (pause) Enfin, presque bien (pause) Enfin, dit comme ça. Comme ça, ça à l'air presque...

Emilia.- Oui, parce que ça fait partie de ce qu'on nous apprend. Qu'il faut parler aux gens, parce que ça ils se sentent...pour qu'ils restent éveillés, voilà, parce que les mots ont ce don, je veux dire, certains mots... Je veux dire, il y a un instinct...il y a une sorte d'instinct en nous à écouter, à vouloir écouter, vouloir écouter pour être à l'intérieur de, pour...

Luisa.- Oui c'est bien ça. Nous sommes des animaux de langage.

Traducteur

Marie- Amélie Robilliard

Publication (en français)

Tapuscrit

Mise à jour

Le 22 novembre 2007



THEATRE DE LA
PLACE